



HAL
open science

La transgression en temps de guerre. De l'Antiquité à nos jours, Nathalie Barrandon, Isabelle Pimouguet-Pédarros (dir.)

Thierry Lucas

► To cite this version:

Thierry Lucas. La transgression en temps de guerre. De l'Antiquité à nos jours, Nathalie Barrandon, Isabelle Pimouguet-Pédarros (dir.). 2021, pp.297-303. <10.4000/kentron.5844>. <hal-03516373>

HAL Id: hal-03516373

<https://hal.science/hal-03516373v1>

Submitted on 16 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

La transgression en temps de guerre. De l'Antiquité à nos jours, Nathalie Barrandon, Isabelle Pimouguet-Pédarros (dir.)

Thierry Lucas



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/kentron/5844>

DOI : 10.4000/kentron.5844

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 17 décembre 2021

Pagination : 297-303

ISBN : 978-2-38185-159-4

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Thierry Lucas, « *La transgression en temps de guerre. De l'Antiquité à nos jours*, Nathalie Barrandon, Isabelle Pimouguet-Pédarros (dir.) », *Kentron* [En ligne], 36 | 2021, mis en ligne le 17 décembre 2021, consulté le 09 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/5844> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.5844>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

***La transgression en temps de guerre. De l'Antiquité à nos jours*, Nathalie Barrandon, Isabelle Pimouguet-Pédarros (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes (Enquêtes & documents ; 68), 2021, 270 p.**

Les textes rassemblés dans ce volume émanent de trois tables rondes organisées de 2017 à 2019 sous l'égide du CRHIA et du CERHiC, qui ont formé le socle d'une réflexion poursuivie dans le cadre du programme ANR «*PARABAINO. Massacres, violences extrêmes et transgression en temps de guerre (Antiquité grecque et romaine)*». L'ouvrage est donc avant tout destiné à lancer la réflexion sur ce thème, dans une approche chronologique étendue qui va de l'Antiquité à l'époque contemporaine. Un coup d'œil au sommaire suffit cependant pour constater que c'est bien l'Antiquité, et plus particulièrement l'Antiquité grecque, qui est au cœur du propos : cinq contributions portent spécifiquement sur l'Antiquité grecque et une autre sur l'Antiquité romaine, contre quatre en tout pour d'autres périodes chronologiques¹. Je me propose, dans un premier temps, de présenter le contenu de l'ouvrage, avant d'esquisser quelques pistes sur ses apports, plus particulièrement pour l'historien de l'Antiquité.

Le propos est bien introduit par les éditrices, qui définissent d'entrée de jeu la transgression comme « le dépassement d'une limite à partir de laquelle le système de valeurs établi par une collectivité humaine est remis en question ou susceptible de l'être » (p. 18). Il s'agit ainsi d'une notion qui touche davantage à la morale qu'à la sphère juridique, et d'une notion fluctuante, dont les frontières peuvent varier d'une société à l'autre ou d'une époque à l'autre – Jérôme Wilgaux rappelle ainsi au début de sa contribution l'emphase avec laquelle les souverains assyriens mentionnaient les massacres commis lors de leurs guerres de conquête. Plusieurs thèmes transversaux dégagés lors des tables rondes sont soulignés, notamment la question de la temporalité propre de la transgression, qui définit un avant et un après, et celle de l'identité.

Les douze communications que compte l'ouvrage sont équitablement réparties en trois parties. La première, intitulée « Normes et seuils », explore la notion de transgression elle-même, de ces limites qui sont justement franchies en cas de transgression. Jeannine Boëldieu-Trévet (« Une matrice de la transgression dans le monde occidental ? Les conquêtes de Crésus et de Cyrus selon Hérodote », p. 31-47)

1. J'exclus de ce décompte les deux contributions qui forment l'introduction et les deux chapitres de Ninon Grangé, de nature plus philosophique.

évoque la mise en œuvre du thème de la transgression dans le livre I de *L'Enquête* d'Hérodote, autour des personnages de Crésus et de Cyrus, et notamment d'un événement particulier, la mort de Cyrus et l'outrage fait à son cadavre par son adversaire, la reine Tomyris, qui plonge sa tête dans le sang. La seconde partie de l'article analyse la réception de cet épisode dans la littérature et dans l'art jusqu'au XVIII^e siècle, en cherchant à répondre à la question de savoir si cet épisode forme une matrice ou un paradigme – question quelque peu artificielle à vrai dire, et qui débouche d'ailleurs sur une aporie.

Jérôme Wilgaux (« Transgressions et sanctions divines en temps de guerre en Grèce ancienne », p. 49-64) analyse pour sa part le lien entre transgression et châtement divin dans les sources grecques. La place d'Arès, qui incarne une forme violence transgressive, réprimée dans le chant V de *L'Iliade* par l'intervention de Diomède, est présentée pour introduire le propos. L'auteur évoque par la suite trois épisodes : les viols commis par les Tarentins à l'encontre des populations iapyges de Carbina, dont les responsables auraient été, d'après Cléarque, châtiés par les dieux ; le massacre des hérauts perses par les Lacédémoniens, qui provoque le courroux du héros Talthybios, apaisé seulement, d'après Hérodote, par la mise à mort d'ambassadeurs spartiates par les Athéniens ; enfin l'épisode de la Thébaine Timocléia, qui se venge de l'officier d'Alexandre qui l'a violée en le tuant. Jérôme Wilgaux identifie, dans chacun de ces récits, une trame narrative commune. Dans les deux premiers cas, le chaos engendré par la transgression est régulé par l'intervention divine, ce qui permet de restaurer l'ordre social ; dans le cas de Timocléia, c'est Alexandre, appelé à juger l'acte de la Thébaine, qui remplit ce rôle en la graciant.

Isabelle Pimouguet-Pédarros (« Guerre, normes et transgressions dans le monde grec », p. 65-81) présente une synthèse sur les normes applicables à la guerre dans le monde grec. La distinction y est bien faite entre ce qui relevait du droit coutumier et des règles plus ou moins tacites encadrant les pratiques militaires. L'autrice rappelle cependant que de telles normes n'impliquaient pas de sanctions en cas de transgression, les seules contraintes relevant de la crainte des dieux, de la peur de représailles ou du poids de l'opinion publique. Enfin, elle montre qu'en revanche, la transgression pouvait être justifiée dans le droit par des arguments comme la loi du plus fort, ou encore le droit de défense. En somme, son propos n'est pas sans rappeler les conclusions atteintes par Pascal Payen², par exemple.

Pour clore cette partie, Ninon Grangé (« Stasiologie : une pensée de la guerre hors limites », p. 83-93), dans une contribution plus philosophique qu'historique, s'attache à proposer une théorie de la "stasiologie", c'est-à-dire de la guerre irrégulière prise au sens large.

2. P. Payen, *Les revers de la guerre en Grèce ancienne : histoire et historiographie*, Paris, Belin (L'Antiquité au présent), 2012.

Dans la deuxième partie, « Cruauté et paroxysme », ce sont plus directement les pratiques qui sont analysées, et notamment la cruauté, bien définie, par exemple, par Stéphane Audoin-Rouzeau comme un au-delà de la violence, « une violence devenue sa propre fin » (p. 124). Dans un premier texte, Nathalie Barrandon (« La transgression dans la guerre au temps de Cicéron : droit et cruauté », p. 97-123) analyse la perception de la cruauté au temps des guerres civiles romaines, essentiellement à partir des textes de Cicéron. Dans un premier temps, quelques conceptions du droit de la guerre qui avaient cours à l'époque de Cicéron sont passées en revue : le droit fécial, le *ius gentium*, le *ius belli*, ou encore les mécanismes juridiques liés à la *deditio*. La définition cicéronienne de la cruauté est ensuite explorée : celle-ci est notamment liée à la peine de mort, et consubstantielle à l'accusation de tyrannie. Elle est aggravée dans certains cas particuliers, notamment lorsque sont enfreints des liens d'hospitalité ou des liens familiaux, ou encore en cas d'atteinte au corps. La dénonciation de la cruauté est cependant souvent largement rhétorique, et non suivie d'effets.

Dans la deuxième contribution, Stéphane Audoin-Rouzeau (« Un au-delà de la violence ? Réflexions sur les pratiques de cruauté pendant le génocide des Tutsi rwandais (avril-juin 1994) », p. 125-136) étudie certaines pratiques de cruauté durant le génocide des Tutsi au Rwanda, en 1994. Les *caveat* méthodologiques exprimés au début de cet article sont extrêmement bienvenus (on y reviendra). Le cœur de l'article s'intéresse essentiellement au retournement des liens de voisinage, voire de parenté, dans le cadre du génocide, aux pratiques de cruauté elles-mêmes et à leur effet sur les victimes.

Isabelle Pimouguet-Pédarros, pour sa seconde contribution au recueil (« Guerre de siège, paroxysme et transgressions (Alexandre et les grandes monarchies hellénistiques) », p. 137-156), propose une analyse de la guerre de siège à l'époque hellénistique comme un moment paroxystique, susceptible de favoriser les comportements extrêmes. Sont analysés, notamment, le massacre des civils et le suicide collectif des assiégés parfois rapporté par les sources. Le siège apparaît dès lors comme une forme de guerre totale, exploitée à l'extrême par les souverains hellénistiques pour créer une véritable terreur obsidionale. L'autrice fait également de très bonnes remarques sur la réticence des Grecs à représenter en art de telles scènes, ou même à les raconter précisément, signe d'un véritable tabou sur ces pratiques qui transgressaient les normes de la guerre.

Nicolas Drocourt (« Du corps individuel au corps social : autour des transgressions en temps de guerre à Byzance », p. 157-176) traite enfin des violences en temps de guerre à Byzance, du VIII^e au XII^e siècle. Un aperçu de ces violences est donné à partir des campagnes orientales de l'Empire, incluant les destructions systématiques ou les atteintes au corps, comme la décapitation ou la mutilation. Les atteintes au sacré sont évoquées, ainsi que les violences collectives commises lors des combats contre les Normands de Sicile.

Enfin, la dernière section porte sur les « images et représentations ». Ninon Grangé (« Le corps de l'ennemi et son image : du soldat nu aux entités collectives », p. 179-194) y aborde tout d'abord, dans un deuxième interlude philosophique, la question de l'uniforme et du déguisement, ainsi que certains cas d'éthique se rattachant à ce qu'elle appelle le « soldat nu », où un combattant en position de tuer un adversaire renonce à son geste parce qu'il perçoit celui-ci dans une position de faiblesse (nudité, bain, mais aussi simplement un soldat en train de se reposer en fumant une cigarette, etc.). Il s'agit d'un cas, en somme, où l'absence d'uniforme rend à l'adversaire sa dignité humaine et retient le geste meurtrier. S'il s'agit d'un cas éthique intéressant, il convient de souligner que ce propos repose sur un très petit nombre d'exemples, tous racontés à la première personne par le protagoniste – et l'un de ces cas, celui de Robert Graves, est éminemment problématique, puisqu'il n'épargne pas le soldat nu qu'il voit en face de lui, mais donne simplement son fusil à son sergent pour qu'il fasse la besogne à sa place, comme s'il estimait qu'il était simplement contraire à sa dignité d'officier d'accomplir ce geste. On pourrait, très certainement, réunir tout autant de contre-exemples pour montrer qu'il est loin de s'agir là d'un frein éthique universellement partagé par les combattants. L'autrice s'intéresse, enfin, à la construction de l'image de l'adversaire.

Nikolina Kéi (« Grecs contre Troyens : une esthétique du désordre et de la transgression dans la céramique attique », p. 195-213) se penche sur la représentation de scènes de transgression en temps de guerre dans la céramique attique, principalement en lien avec la guerre de Troie : le traitement infligé au corps d'Hector, le meurtre de Troilos, le viol de Cassandre, le meurtre de Priam et d'Astyanax ou encore le sacrifice de Polyxène. Il s'agit d'une analyse très fine et point trop technique, qui pourra être lue avec profit aussi bien par les spécialistes de céramique grecque que par un public plus général. Les épisodes mythologiques donnaient une occasion de représenter la transgression, de lui donner forme, pour peut-être mieux l'exorciser dans le cadre du banquet, où ces images circulaient.

Frédéric Prot (« Viols et violences sexuelles dans les *Désastres de la guerre* de Goya. Crime de guerre et érotisme transgressif de l'image », p. 215-236), dans une autre analyse iconographique très réussie, met la focale sur quelques planches des *Désastres de la guerre* de Goya, très spécifiquement celles qui présentent des violences sexuelles. L'analyse présente tout à la fois le contexte historique, la composition et l'esthétique développée par Goya dans ces images.

Enfin, le volume se clôt par de l'actualité très récente, puisque Cécile Boëx (« Dramaturgies audiovisuelles de la terreur en Syrie. Les vidéos amateurs de soldats syriens et les vidéos-spectacle de l'Organisation de l'État islamique », p. 237-253) prend pour objet d'étude les images de violences du conflit syrien. Elle analyse deux types de support : les vidéos amateurs prises par des soldats aux ordres du régime de Bachar El-Assad dans les premières années du conflit, présentant des scènes de

tortures ou d'exécution, et les vidéos de propagande de l'État islamique présentant des exécutions. L'accent est mis sur la différence radicale entre ces deux types de supports : dans le premier cas, il s'agit de vidéos prises par des amateurs avec un simple smartphone, sans montage, qui ont généralement fuité sur internet, soit par le fait d'opposants du régime qui s'en servent pour dénoncer la cruauté de celui-ci, soit de façon plus organisée pour répandre la terreur. Dans le second cas, il s'agit de vidéos professionnelles, hautement scénarisées et exploitant les codes esthétiques de la culture de masse (films, jeux vidéo). Il s'agit donc, en somme, de deux types de transgression par l'image radicalement différents.

Le recueil ainsi réuni présente dans l'ensemble un propos cohérent, solide et bien argumenté. Le travail éditorial est bien fait, même si l'on peut regretter l'absence d'index. Trois contributions sont illustrées, et le choix des images est à chaque fois suffisant et cohérent.

On peut regretter, bien sûr, quelques angles morts dans le traitement du sujet. Le premier, on l'a vu, est chronologique, puisqu'il y a un déséquilibre notable entre les communications portant sur l'Antiquité et celles portant sur d'autres périodes, conduisant à laisser de côté des pans entiers de l'histoire (dont l'époque moderne, les deux guerres mondiales ou encore les guerres coloniales). L'époque romaine elle-même est somme toute assez peu exploitée, alors qu'il y a pour cette époque des sources abondantes et complémentaires des sources grecques. Le propos sur la guerre de siège à l'époque hellénistique, par exemple, aurait aisément pu être étendu de façon à englober la période romaine, puisque bien des pratiques mises en avant dans l'article se retrouvent à l'époque romaine de façon plus nette, comme le suicide obsidional – qu'on pense par exemple aux cas rapportés par Flavius Josèphe.

Un autre angle mort réside dans la façon d'envisager la transgression, qui est essentiellement vue de manière négative, c'est-à-dire sous l'angle des violences extrêmes, conformément aux axes de réflexion du programme ANR *PARABAINO*. Cependant, si l'on s'en tient à la définition de la transgression donnée dans l'ouvrage, il existe bien d'autres types de pratiques transgressives en temps de guerre, qui soulèvent des questionnements moraux moins absolus (la désertion, l'usage de stupéfiants ou d'autres pratiques récréatives déviantes en temps de guerre) ou qui sont même positives du point de vue de l'éthique (le refus d'obéir à un ordre jugé inhumain, l'affranchissement des esclaves pour les besoins de la défense dans certains contextes militaires antiques, la possibilité pour les femmes d'accéder à des activités qui leur étaient interdites en temps de paix). Ce point, seulement effleuré par Ninon Grangé à travers le cas du soldat nu (où la transgression, s'il y en a une, réside justement dans le fait de ne pas tuer), a été mieux mis en avant dans un recueil récent au titre et au thème très proches du présent ouvrage, *Guerre et transgressions. Expériences transgressives en temps de guerre de l'Antiquité au*

*génocide rwandais*³. Il aurait évidemment été très profitable de dialoguer davantage avec cet autre livre, qui est quasiment absent de la bibliographie (deux références seulement, dans la communication de Jeannine Boëldieu-Trevet, n. 1 et 58).

Le spécialiste de l'Antiquité trouvera dans ces pages nombre de réflexions stimulantes. Les articles sur d'autres périodes apportent une plus-value non négligeable pour ouvrir des perspectives plus larges. De ce point de vue, les deux contributions de Ninon Grangé offrent une tentative d'élever le débat en proposant des réflexions philosophiques sur le sujet. Une telle perspective pluridisciplinaire est en soi louable, et un tel sujet se prête bien à un traitement philosophique en complément du traitement historique. Toutefois, le résultat n'est pas entièrement satisfaisant : les deux contributions en question sont assez confuses (la première est notamment présentée en un seul bloc de texte, sans parties permettant de suivre clairement le propos ; dans la seconde, les liens qui unissent les différentes parties sont tout sauf évidents). Surtout, les exemples historiques utilisés en appui de la réflexion philosophique sont généralement de courts passages, présentés sans référence précise ou sans recul critique. Ainsi dans sa contribution sur la "stasiologie", si Ninon Grangé évoque à deux reprises la *stasis* de Corcyre comme un cas d'école, elle n'explore aucunement la réalité grecque qui se cache derrière ce mot. Dans la réflexion sur le cas du soldat nu, on passe sans transition ou presque d'anecdotes racontées par divers soldats du XX^e siècle au cas très différent des Gaulois qui se battaient nus (p. 183-184) – avec au passage des affirmations pour le moins contestables sur le fait que ces Gaulois se passaient d'autant plus facilement de cuirasse qu'il s'agissait là d'un déguisement, d'une protection "magique", comme si les pièces d'équipement défensif n'avaient pas une efficacité réelle.

Fort heureusement, d'autres chapitres de l'ouvrage ouvrent également des perspectives transversales, qui dépassent largement la période traitée. On en retiendra trois : la communication de Frédéric Prot sur l'œuvre de Goya, tout d'abord, qui, loin de se réduire à une analyse contextualisée de la guerre d'Espagne, propose une véritable réflexion générale sur le viol en temps de guerre ; de même Nicolas Drocourt, dans son analyse très précise des violences de guerre à l'époque byzantine, esquisse des pistes de réflexion qui pourront s'avérer utiles à l'historien de l'Antiquité. Enfin, Stéphane Audoin-Rouzeau commence son propos par des paragraphes très justes sur la nécessité de mener à bien de telles études sur les cruautés en temps de guerre. Il évoque également la tendance, dans les témoignages des exécutants du génocide des Tutsi rwandais, à gommer les violences à proprement parler au profit d'un récit plat et « aseptisé » (p. 127-129). On pourrait faire un constat similaire sur les sources antiques : comme Isabelle Pimouquet-Pédarros le relève, les sources historiques sur

3. *Guerre et transgressions. Expériences transgressives en temps de guerre de l'Antiquité au génocide rwandais*, L. Douzou, S. Édouard, S. Gal (dir.), Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2017.

le sac de Thèbes, par exemple, évoquent bien des débordements et des pratiques extrêmes à l'occasion de la prise de la ville, mais celles-ci sont décrites chez Diodore par des formules très neutres et génériques (p. 146-147). On pourrait même pousser ce constat plus loin : les textes antiques sont de façon générale très sobres lorsqu'il s'agit de rapporter les modalités concrètes des violences guerrières, aussi bien lors des sièges que des batailles rangées. Ces dernières, selon le vocabulaire stéréotypé des historiens antiques, peuvent être qualifiées de violentes, le nombre de morts est fréquemment fourni, mais l'on n'a guère plus d'informations. Certaines données archéologiques permettent cependant de dépasser en partie ces limitations. L'analyse récente des squelettes de victimes de ces batailles, notamment des membres du bataillon sacré tués à Chéronée (338 av. J.-C.), raconte une tout autre histoire⁴ : celle de la violence extrême du combat qui défigure les corps, des blessés froidement achevés à coups de talon de lance, des corps volontairement mutilés⁵... Un aperçu saisissant du « visage de la bataille » est ainsi offert à l'historien, qui n'a rien de commun avec la bataille rangée propre et nette décrite par nos sources. À la lumière de telles découvertes, la frontière entre les violences ordinaires de la guerre et les actes transgressifs apparaît, au fond, assez floue. Vu les limitations de nos sources littéraires, on peut regretter que de telles données archéologiques n'aient pas été davantage convoquées dans les communications traitant de l'Antiquité.

En somme, en dépit des précédentes réserves, cet ouvrage est un complément bienvenu aux multiples études qui ont porté sur la guerre dans l'Antiquité ces dernières années : d'abord, par le renouvellement du questionnement autour de cette notion de transgression, plus que jamais d'actualité ; ensuite, par la profondeur de vue permise par l'approche sur le long terme, qui permet de sortir par le haut des débats propres à l'histoire antique ; enfin, par les promesses qu'il porte, puisqu'on peut espérer que les éditrices donneront d'autres développements à ce thème grâce aux travaux en cours dans le cadre du programme ANR *PARABAINO*.

Thierry LUCAS

-
4. M.A. Liston, « Skeletal evidence for the impact of battle on soldiers and non-combatants », in *New approaches to Greek and Roman warfare*, L.L. Brice (dir.), Hoboken (NJ), Wiley-Blackwell, 2020, p. 81-94.
 5. Plusieurs corps des soldats tués à Chéronée présentent notamment des traces de coups aux chevilles qui n'ont pu être portés que *post-mortem* et qui montrent qu'on a volontairement tenté de leur sectionner les pieds.